

# L'Illustration Européenne

## ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.

ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.

Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. - Gravures: - Le Marché aux Oies à Berlin. - Le Fleuve Hudson. - La jeune Chiffonnière, d'après M. Forcade. - Visite à une Fabrique d'Allumettes à Eindhoven. (Hollande.)

TEXTE: - Nos Gravures. - Chronique de ça delà. - Poésie et Philosophie des Voyages. - Connaissances usuelles de la Semaine. - Origine du Diadème. - Causerie. S'ennuyer. - De Bomal à Roche-à-Frêne. - Chatteries. Etude Féminine. - La Tour au Lierre. Roman.

## ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N° 107.  
à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N° 43.

— 10<sup>e</sup>. ANNÉE. —

28 Août 1880.

## NOS GRAVURES.

### LE MARCHÉ AUX OIES A BERLIN.

De même que Bruxelles est réputé pour ses poulets, Berlin est connu pour ses oies. L'oie

est le mets de prédilection des Berlinoïis; des millions de ces bipèdes sont amenés chaque année sur les marchés de la capitale allemande.

Les marchands d'oies arrivent un peu de tous les côtés du vaste empire germanique; mais c'est surtout le Brandebourg et le Mecklembourg qui sont renommés pour la bonne qualité de leurs produits.

C'est un spectacle vraiment réjouissant à contempler, que tout ces vendeurs, les uns à pied, les autres à cheval, ceux-ci en chariot, débouchant sur la place du marché; l'agitation est à son comble, et plus fébrile encore qu'à la Bourse. On crie, on gesticule, on se rue en avant pour arriver le premier; on marchand, on hausse; mais ce bruit, ce tumulte ne dure



LE MARCHÉ AUX OIES A BERLIN, D'APRÈS M. ALBERT CONRAD.

qu'un instant. En un tour de bras, toute la volaille a été achetée et enlevée; et le calme placide du caractère allemand reprend le dessus.

### LE FLEUVE HUDSON.

L'Hudson est une immense fleuve de l'Amérique du Nord, prenant sa source dans les

montagnes situées à l'Ouest du lac Champlain. Il doit son nom au navigateur Hudson qui le découvrit en 1609.

Après un cours de quatre-vingts lieues, il se

jette dans l'Océan atlantique, au-dessous de New-York.

Ce fleuve, avec ses rives charmantes, ses sites pittoresques, avec ses côtes élevées et bordées de hauts et abrupts rochers, et ses petites îles s'élevant au milieu des eaux, peut être comparé au Rhin.

Notre gravure nous donne une vue magnifique de cette partie du majestueux cours d'eau qui s'étend entre les montagnes de Colster et celles de Cabskill.

#### LA JEUNE CHIFFONNIÈRE.

Nous voici reportés au lendemain de la demi-carême; le carnaval, avec ses folies, vient d'expirer dans un profond soupir de lassitude et de regrets.

Toute la cohue des masques, hurlante, avinée, ivre de plaisir, a promené durant trois jours, à travers les rues, sa gaieté et ses fantasques oripeaux, laissant derrière elle des traces de sa joie fiévreuse et haletante, en même temps que des lambeaux de ses costumes, déchirés sur le pavé même ou jetés par les fenêtres des mansardes et des restaurants.

C'est le moment de la curée pour les pauvres chiffonniers, qui, la petite lanterne d'une main, le croc de l'autre, s'en vont, au milieu des ténèbres de la nuit, fouiller dans les tas d'immondices et y chercher leur vie. Oh! que la récolte est bonne ce jour là! Ils voudraient que ce fût carnaval depuis les Rois jusqu'à la St Silvestre. Quelle aubaine pour ces pauvres travailleurs nocturnes!

Voyez, le sol est jonché de ces débris, qui s'en sont allés rejoindre les détritus et les immondices de la rue. Ah!... cette petite chiffonnière vient de faire, parmi ces rebuts, une trouvaille qui la met de bonne humeur; la voilà occupée à essayer, devant la vitrine du marchand de modes, un gracieux petit loup, qu'elle a ramassé dans la boue; souriante, à moitié honteuse, elle regarde autour d'elle pour voir si personne ne l'observe. — Pauvre fille! n'en fais que la distraction d'un instant; que ce masque du vice ne te donne pas de mauvaises tentations, car tes haillons t'honorent plus que le riche costume de celle à qui il a appartenu.

#### VISITE A UNE FABRIQUE D'ALLUMETTES, A EINDHOVEN. (HOLLANDE.)

Entrons d'abord dans quelques détails historiques, avant de parler du vaste et intéressant établissement dont nous donnons une vue.

Les allumettes n'étaient, dans le principe, que de petites bûchettes de bois trempées par un bout dans du soufre fondu; elles ne donnaient pas par elles-mêmes du feu, car on ne pouvait les enflammer qu'en les mettant en contact avec un corps en ignition. On ignore l'époque, le lieu et l'auteur de leur invention; tout ce qu'on sait, c'est qu'elles étaient déjà très-employées au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle.

Les allumettes modernes ou allumettes „chimiques" doivent leur origine à la découverte du chlorate de potasse par Berthollet, en 1786. Les premières, dites allumettes „oxygénées," furent faites à Paris, pendant l'été de 1805, par J.-L. Chancel, l'un des préparateurs du cours de physique et de chimie du professeur Thénard. La pâte était formée de chlorate, de fleur de soufre et de gomme, et pour les enflammer il fallait les tremper dans de l'acide sulfurique. En 1816, Derosne, pharmacien à Paris, en fit d'autres consistant en tiges de bois soufrées avec lesquelles on prenait un fragment de phosphore, et qu'il suffisait ensuite de frotter sur un corps dur pour leur faire prendre feu. Ces nouvelles allumettes reçurent le nom d'allumettes „phosphoriques." Enfin, en 1832 parurent les allumettes „à friction" proprement dites, appelées aussi allumettes „allemandes" et allumettes „à la congève," dont la pâte était composée de chlorate, de phosphore et de gomme. Elles furent inventées par le Wurtembourgeois J.-F. Kammerer.

Depuis cette époque, le plus grand progrès qu'ait fait l'industrie des allumettes a consisté dans la substitution du phosphore amorphe, qui n'est pas vénénéux, au phosphore ordinaire, dont les propriétés toxiques sont si connues. Ce perfectionnement paraît dater de 1848 et appartenir au docteur Rudolph Boettger, de Frankfort-sur-Main, mais il n'a été rendu véritablement pratique qu'en 1854, par M. Lundstrom, de Jonkoping (Suède), et en 1855, par M. Coignet, de Lyon. Les allumettes ainsi perfectionnées sont connues sous le nom d'allumettes „hygiéniques." Elles sont dites également „de sûreté," parce que, grâce à une disposition particulière, elles ne peuvent pas prendre feu toutes seules. Enfin les perfectionnements apportés dans les modes de fabrication des allumettes se sont tellement développés, que celles-ci n'offrent plus aucun danger.

Aujourd'hui, le commerce d'allumettes a pris une extension considérable, peut-être bien à cause de l'exiguité de leur valeur. Cependant il est digne de remarque qu'une allumette, pour être propre à la vente, n'exige pas moins de vingt opérations distinctes, qui sont souvent exécutées par autant d'ouvriers différents.

\*\*

C'est une chose des plus intéressantes que de suivre ainsi attentivement ces divers procédés de fabrication des allumettes, d'après les progrès réalisés aujourd'hui, et une visite faite dernièrement à la fabrique de MM. Mennen et Keunen à Eindhoven, nous a, sous ce rapport, intéressé au plus haut degré, et nous a donné en même temps une idée du développement prodigieux de cette branche d'industrie.

Cette fabrique d'allumettes inexplosibles est, dans ce genre, un des plus vastes établissements qui existent en Europe. Elle occupe une très grande étendue et comprend plusieurs bâtiments plus ou moins réguliers, rapprochés les uns des autres.

La première chose qui attire l'attention, quand on pénètre dans son enceinte extérieure, ce sont d'énormes morceaux de canadas, entassés par terre dans un ordre parfait; tous ces gros arbres sont destinés, soit à la fabrication des allumettes elles-mêmes, soit à la confection des boîtes dans lesquelles on les enferme; à cette fin, la fabrique d'Eindhoven emploie par an plus de 3000 mètres cubes ou 3 millions de décimètres cubes de bois.

Les cinq cents ouvriers, qui sont occupés dans cette remarquable usine, préparent et fabriquent par jour 190,000 boîtes d'allumettes, ce qui donne un total d'un million de boîtes par semaine.

\*\*

Les différents instruments servant aux multiples opérations de la fabrication des allumettes, sont mis en mouvement par une immense machine à vapeur de la force de seize chevaux. Cette machine sert encore à chauffer les ateliers pendant l'hiver, à faire bouillir l'eau et à sécher le bois travaillé. Ainsi de cette vapeur, conduite par des buses souterraines, on tire tout le parti possible.

A la fabrique sont annexées une forge et une ferblanterie; c'est là que se font les caisses en fer blanc, dans lesquelles les boîtes d'allumettes sont emballées. Ces caisses sont elles-mêmes placées dans d'autres caisses en bois. Toutes ces précautions sont nécessaires, non par crainte du feu ou d'explosion, car l'explosion est impossible dans ce genre d'allumettes, — mais pour les protéger contre l'eau et l'humidité.

La fabrique d'Eindhoven travaille surtout pour l'exportation; ses produits sont expédiés dans les cinq parties du monde: en Chine, au Japon, en Australie, dans les Indes Néerlandaises, en Afrique et en Amérique.

Ajoutons qu'il n'existe aucune humidité, ni insalubrité dans ces vastes ateliers; l'air n'est pas chargé de ces miasmes délétères, comme dans beaucoup d'usines du même genre; ici tout est parfaitement aménagé, grand, spacieux, bien aéré et d'une propreté toute hollandaise.

Bref, notre visite à la fabrique d'allumettes

d'Eindhoven a été pour nous aussi agréable qu'instructive, — une véritable révélation sur un genre d'industrie essentiellement populaire, et cependant, au fond, peu connu par ses procédés. Aussi remercions-nous vivement MM. Mennen et Keunen du plaisir qu'ils nous ont procuré, et de l'occasion qu'ils nous ont fournie d'entretenir nos lecteurs de leur magnifique établissement.

E. D.

#### CHRONIQUE DEÇA DELA.

SOMMAIRE. — Un terme de comparaison pour les amateurs de festivals. — Une définition du journaliste. — Exposition historique de l'Art belge. — Une femme qui jouait au Tanner. — Le trépasement d'un perroquet. — Un épithalame d'un nouveau genre. — Une réflexion capillaire.

Le souvenir des mémorables festivals auxquels nous venons d'assister, donnera un vif intérêt d'actualité au compte-rendu suivant d'une fête de ce genre, qui a eu lieu en Allemagne en l'an 1615, et dont le programme et les proportions gigantesques permettront de curieux termes de comparaison.

Le maître de chapelle de l'Electeur Jean-Georges de Saxe, ayant composé une grande partition intitulée „Holopherne," le prince lui ordonna d'appeler à Dresde, pour le jour de St-Cyrille, les artistes de l'Allemagne, de l'Helvétie, du pays de Vaud, de la Pologne et de l'Italie, avec tous leurs disciples, à l'effet d'exécuter la pièce, avec tous ses détails et accessoires.

Le 9 juillet 1615, on compta à Dresde 1,495 musiciens, dont 576 instrumentistes, et 919 chanteurs et choristes en état de prendre part à la fête, sans compter les amateurs de Dresde.

Le maître, appelé Grundmans, après avoir inscrit les noms des artistes et examiné leurs droits, n'ayant pas jugé qu'une répétition fût nécessaire, demanda seulement à l'Electeur, en dehors de sa princière et cordiale hospitalité, d'accorder à chacun des invités, jusqu'au surlendemain, la satisfaction de tous ses caprices en fait de logement, de costume, de cuisine et de boissons bien entendu. L'Electeur y ayant consenti, ce fut pendant deux jours un spectacle curieux et bizarre que toutes les extravagances auxquelles se livrèrent les musiciens.

Le grand jour arrivé, on se rendit sur le haut d'une colline, adossée d'un côté à un petit bois, et de l'autre se déroulant sur une vaste étendue de plaines arrosées de plusieurs cours d'eau.

L'affluence des auditeurs était considérable, et s'étendait sur un espace de terrain qui comportait plusieurs lieues. L'Electeur y fit voitureur des rafraichissements et des vivres de toutes sortes.

Mais ce qui émerveilla la foule, ce fut de voir défiler les exécutants, costumés et portant leurs instruments, parmi lesquels, outre tous ceux connus alors, on remarquait une abondance vraiment prodigieuse de flûtes, de clarinettes, de violons, de bassons, etc., de formes nouvelles et bizarres. Un certain Rapotzky, de Cracovie, avait amené sur un chariot traîné par huit mules un véritable engin de guerre musicale, une sorte de contrebasse, qui avait sept aunes de hauteur. L'artiste de Cracovie avait adapté très-ingénièrement à son instrument une petite échelle qui lui permettait de voltiger depuis le faite du manche jusqu'au chevalet de sa contrebasse, en promenant son archet sur les trois cordes (probablement autant de cables de vaisseaux). Le maître Grundmans, pensant que cette basse n'aurait point encore assez de puissance, en avait imaginé une autre. Un moulin à vent se trouva sur les lieux, il fit tendre entre les ailes de gros cables, que quatre artistes placés aux angles, en haut comme en bas, se chargèrent de faire ronfler en les frottant d'une forte pièce de bois dentelée par manière d'alto.

D'un côté de l'orchestre, il y avait un grand orgue sur lequel frappaient à grands coups de

poings deux musiciens Un d'eux était le célèbre père Sérapiôn.

Pour servir de timbales, en remplacement d'une chaudière de brasseur, que le chantre Grundmans avait jugé devoir faire un trop petit effet, l'Electeur fit mettre en batterie quelques bombards, d'âmes chargées par le canonier de la cour, qui les blousa, suivant la partition.

L'exécution fut d'un effet magique.

Parmi les cantatrices, la prima dona Brigazzi, de Milan, se distingua particulièrement par ses fioritures, qu'elle poussa à un fanatisme tel, qu'il lui en coûta la vie trois jours après. Le premier violon de l'époque, Giovanni Scioppo, de Crémone, exécuta, en tenant son instrument derrière le dos, les parties concertantes les plus difficiles de sa partie.

Les tonnerres d'applaudissements furent tels, qu'une bande d'oiseaux qui passait au-dessus de l'assemblée, s'abattit, asphyxiée par la commotion produite par ces innombrables paires de mains.

La finale fut d'un effet plus extraordinaire peut-être encore. L'étudiant Rumpfor, accompagné en partie obligée par l'énorme basse de Rapotzky, chanta un air en double fugue, avec une voix si tonnante, tant de passion et de vérité, que les chanteurs étrangers, qui faisaient la partie des Assyriens fuyants, et les choristes de Dresde, qui étaient les Israélites vainqueurs, se livrèrent, dans le paroxysme de leur délire, une bataille à coups de mottes de terre. L'Electeur dut mettre le holà au moyen de ses gardes, afin qu'il ne restât point de morts sur le champ de bataille.

Le „reporter” de cette prodigieuse fête musicale, après avoir parlé des magnifiques récompenses dont fut comblé le maître de chapelle, ajoute que „chaque artiste ayant pris part à l'exécution, reçut en cadeau, du prince de Saxe, le costume qu'il portait à la fête, et, en outre, un florin de gratification.”

Encore une fois, lecteurs, comparez: je n'en dis pas davantage.

\* \*

En parcourant les Mémoires couronnés de notre Académie royale, j'ai trouvé, dans l'un d'eux, (la propagande des encyclopédistes français au pays de Liège, par M. H. Francotte), une définition du journaliste, que mes lecteurs et mes confrères me sauront gré sans doute de reproduire:

„Un journaliste est un perpétuel improvisateur; chaque jour lui apporte une tâche qui veut être accomplie sans répit; il ne peut demander trêve, ni songer à renvoyer au lendemain les affaires sérieuses. Une question surgit: il lui faut se prononcer sur-le-champ, et s'il attache à sa profession l'importance qu'elle mérite, il ne lui suffira pas de dire quelque chose, ce que le premier venu peut faire; beaucoup de ses lecteurs forment leurs convictions d'après ce qu'il écrit; responsable ainsi du bon sens public, il a l'obligation non pas seulement d'être au courant des matières qu'il expose, mais de les connaître à fond.

„Il doit avoir beaucoup lu et beaucoup retenu, s'être muni d'un fonds de connaissances solides qui sera mis quotidiennement à contribution, sans espoir d'avoir jamais le loisir de l'augmenter.

„Au savoir le journaliste doit joindre la vivacité d'esprit qui saisit rapidement une difficulté et sur l'heure sait donner une réponse, ou découvrir une échappatoire.

„Un style aisé, agile, clair, mouvementé; l'art d'éclaircir les questions, de rendre les sciences les plus élevées accessibles aux intelligences les plus ordinaires; le secret d'emprisonner beaucoup d'idées en peu de mots, et comme il est nécessaire de se répéter souvent, le talent d'introduire la variété même dans les redites: autant de vertus cardinales du véritable journaliste, qui porte, à lui seul et sans l'assistance des collaborateurs spécialisés, le fardeau de la rédaction.”

Et l'on parle des Sept Sages de la Grèce!

\* \*

De même que notre Exposition industrielle constate les immenses progrès réalisés par la Belgique en cette matière, de même l'Exposi-

tion historique de l'art belge témoigne que, dans ce domaine aussi, nous n'avons cessé de progresser.

En effet, rien d'imposant et de splendide comme ce vaste ensemble de toiles, où l'on peut passer en revue toutes les œuvres marquantes exécutées depuis cinquante ans dans tous les genres, par nos meilleurs peintres, morts et vivants.

Ajoutons que le nouveau Palais des Beaux-Arts de la rue de la Régence est tout à fait digne, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, des magnificences qui y sont étalées.

\* \*

Qui de vous, lecteurs, n'a pas connu au moins une femme comme celle dont il va être question, et dont l'aventure, récréative pour tous, sera d'un bon exemple pour beaucoup.

Son mari s'appelait Antoine et elle Antoinette. Faisant la petite bouche et se disant toujours malade, elle passait au lit les trois quarts de la journée. Pendant ce temps, le pauvre homme ne trouvait rien qui vaille à mettre sous la dent, quand il rentrait fatigué d'avoir travaillé depuis le matin. Mais il était trop bon enfant, une vraie poule mouillée, quoi?... L'autre jour pourtant, il se mit à faire des réflexions en ces termes:

— Vivre six mois sans nourriture, ça se voit chez les taupes et chez les chauve-souris... pas même chez ce fameux docteur américain dont on parle tant!... Avec ça qu'elle reste rondelette et rougette comme une cerise! C'est tout de même drôle!!

Antoine n'était pas bête tout-à-fait. Pendant qu'il était censé être à son travail, il imagina de se blottir dans un coin de la maison d'où il pût épier les faits et gestes de madame, sans qu'elle s'en doutât.

— Que faire pour me régaler aujourd'hui? se demanda-t-elle en sautant à bas du lit. Voici des œufs, du sucre, de la fleur de farine, de la crème; si je me faisais un „raston?”...

Bientôt Antoine entendit le beurre frire, et une odeur délicieuse lui monta au nez; il put même apercevoir un raton énorme, que la malade prit en guise de médicament.

Quand elle eut avalé cette pilule, elle en fit une seconde, plus petite, avec ce qui restait de la pâte qu'elle avait préparée. Ce léger supplément eût suffi pour le dîner d'un Cosaque; mais la pauvre femme avait apparemment une faim canine, ce jour-là; le petit raton alla rejoindre le grand dans son estomac sans la moindre difficulté.

Après le solide, elle songea au liquide.

— Si maintenant je me faisais une bonne „trulée,” se dit-elle, je crois que cela ne me ferait pas de mal!...

Elle déboucha un cruchon de vieille bière, en versa le contenu dans une terrine, y mêla un quarteron de cassonade, deux bâtons de canelle et trois mottes; puis elle fit bouillir le tout, et quand elle eut absorbé ce breuvage, assez fort pour ressusciter un trépassé, elle regagna son lit en disant:

— Ça va mieux.

L'époux fit semblant de rentrer, en cet instant, pour prendre son dîner.

— Eh bien, femme, comment ça va-t-il à présent?

— Oh! l'homme, je suis bien malade! A coup sûr, je ne passerai pas la journée.... Oui, je suis certaine que vous me trouverez morte ce soir... Je vous en prie, donnez-moi votre bénédiction, avant de sortir.

— Quelle idée!

— C'est une grâce que vous ne pouvez me refuser, mon pauvre ami.

— Oh! si vous le voulez absolument!...

Il prit un rameau de buis, le trempa dans le bénitier, puis, ôtant la couverture du lit, il aspergea le corps de la mourante, en prononçant distinctement ces paroles, et en faisant une pause après chaque phrase:

„Au nom du père et du fils, — du grand raton et du petit, — au nom de la trulée. — femme, vous ne pouvez mal pour cette journée!”

Après cette étrange bénédiction, il sortit, laissant sa femme stupéfaite et guérie. A partir de ce moment, elle cessa de jouer la comédie, mais jamais il ne fut question entre eux du

remède original qui lui avait rendu la santé et l'appétit.

\* \*

Une anecdote pour les amateurs de perroquets:

Un de nos principaux notaires, homme excellent, mais un peu vif, se rend chez une cliente et est introduit dans un salon où perchait un perroquet qu'il se met à agacer imprudemment. Se sentant mordu jusqu'au sang, il saisit Jacquot, et lui étreint le cou avec une telle force que celui-ci passe rapidement de vie à trépas. Mais la maîtresse de la maison peut entrer à tout instant. Que faire? L'auteur du méfait fourre le corps de délit sous le coussin d'un divan, sort de la pièce, dit au domestique qu'il repassera le lendemain, l'affaire pour laquelle il voulait entretenir Madame n'étant pas urgente.

Le troisième jour, il reparut dans la même maison. Il trouva sa cliente fort triste. Quoiqu'il eût compris de suite le sujet de cette tristesse, il l'interrogea hypocritement. „Ah, Monsieur le notaire, répondit-elle, j'ai eu un bien grand chagrin, et je m'en consolerai difficilement... J'ai perdu mon perroquet... un oiseau que j'aimais tant, que j'avais depuis tant d'années. — Et comment, Madame, cela s'est-il fait? De quoi est-il mort? — Je n'en sais rien; je me suis aperçue qu'il n'était plus là, j'ai cru qu'il s'était échappé, j'allais faire publier une annonce, quand la fille de quartier l'a trouvé là, sous ce coussin... J'avais lu je ne sais où que certains animaux se cachent pour mourir. Eh bien, mon pauvre Jacquot a voulu me cacher le spectacle de son agonie, qui a dû être affreuse, car il tirait une langue!... Vous jugerez combien cette attention délicate rend plus amère la douleur d'une telle perte.”

— Vraiment, ajoutait le notaire en racontant ceci, j'aurais été navré, si je n'avais été si content de voir enseveli dans les ténèbres mon „perroqueticide.”

\* \*

Des vers fort bien tournés, et ne manquant pas d'originalité, lus ces jours derniers à une noce. — Vivement applaudis par les invités, ils ont laissé très froids les nouveaux époux. — Je laisse au lecteur à en deviner la raison.

Quand un mari, quand une femme  
Vivent de telle sorte entre eux,  
Que ce n'est qu'un cœur et qu'une âme,  
Il n'est point d'état plus heureux  
Mais si l'on s'en rapporte à ceux  
Qui sont sous la loi conjugale,  
C'est la pierre philosophale,  
De n'être qu'un quand on est deux.

Le mariage est une espèce  
De banque et de société,  
Où d'abord chacun a compté  
Sur le rang et sur la richesse,  
Sur l'agrément, sur la tendresse,  
Et quelquefois sur la beauté;  
Mais où, d'un et d'autre côté,  
Chacun met en communauté  
Quelque défaut, quelque faiblesse,  
Dont il n'est rien dit au traité.

\* \*

Je donne, sans commentaire, cette réflexion que j'ai entendue faire par une dame, à un dîner auquel assistaient un jeune homme très-chevelu et un monsieur plus ou moins chauve: „Il y a deux époques importantes dans la vie de l'homme: — celle de l'Espérance, où il jette ses cheveux en arrière, — et celle du Désenchantement, où il les ramène en avant.”

JEAN-LE-BUTINEUR.

POÉSIE ET PHILOSOPHIE DES VOYAGES.

2<sup>e</sup> Article.

Plus tard, ce sont des peuples barbares, dépeints avec mépris par les conquérants, qui voyagent. Ils disent aux siècles leur passage par la destruction. Ce fut un terrible voyageur que ce Hun féroce dépeint par Jornandes, l'historien voyageur du VI<sup>e</sup> siècle. Il se de-

mande si les compagnons hideux d'Attila ne sont pas nés des mauvais génies et de femmes des hommes, dans les steppes désolées du Nord.

Mais les nations ont changé de croyances;

la civilisation antique est détruite; des hommes différents de race et d'institutions se sont mêlés et vont se connaître; les peuples ne sont plus individuels, ils s'observent de près. De ce contact immédiat, de ce mélange de race et

de croyance, de ce commencement d'universalité dans le genre humain, sortira un esprit d'observation plus pénétrant, plus actif, plus propre à juger des détails que celui des anciens; néanmoins, ce progrès n'apparaîtra qu'au bout



LE FLEUVE HUDSON, D'APRÈS M. J. D. WOODWARD.

de plusieurs siècles, car il faudra faire une langue pour exprimer les nouvelles idées qui fermentent dans le genre humain.

En attendant, les villes sont détruites par des flots de barbares, comme les moissons sont

renversées par le vent du nord.

Ce sont de bien singuliers monuments des premiers temps de la civilisation chrétienne, que ces pèlerinages des cinquième et sixième siècles, où les traditions religieuses sont mêlées aux

fables les plus grossières. Aussi quand saint Arculf, évêque gaulois, revient de Jérusalem, et qu'il charge un abbé écossais, nommé Adaman, de composer l'histoire de sa relation, ne sait-on pas ce qui doit surprendre le plus ou

de la crédulité du prélat ou de la bonhomie de celui qui raconte.

Si les explorateurs de certaines contrées orientales peuvent mieux faire connaître l'Orient que les autres, il y a dans le moyen-âge une

période où ils doivent être consultés pour connaître l'Occident, même sous le rapport philosophique. C'est ainsi qu'on voit un voyageur arabe, Ebd-Allah-Yacouti, nous retraçant au XII<sup>e</sup> siècle les mœurs de la Russie, et que,

quand il parle du sacrifice d'une jeune fille sur le tombeau d'un chef, on peut se croire transporté à un temps de barbarie bien antérieur, ou dans une de ces contrées de la Polynésie, qui renouvellent souvent les mœurs de temps antiques.



SALON DE PARIS DE 1880. — LA JEUNE CHIFFONNIÈRE, D'APRÈS UNE PHOT. DU TABLEAU DE M. R. FORCADE.

Mais depuis longtemps l'impulsion a été donnée à l'Europe; à partir de l'époque des guerres saintes, on voyage. Vincent de Beauvais publie son „speculum historiale,” chronique de divers voyageurs dont il faut bien se garder

d'altérer la simplicité. Les Croisés disent si naïvement les choses, que souvent ils font sourire après qu'on a pleuré. Lisez sire de Joinville.

Saint-Louis et le pape envoient de bons religieux en Tartarie, pour convertir le grand

Khan de ces hordes errantes; le Belge Rubruquis, Plano Carpini, Ascelin, vous font un conte des Mille et une nuits à côté du récit très-réel des conquêtes de Kublai Kan; mais ils n'ont point l'intention de tromper; si bien

qu'ému par leur enthousiasme, on ne peut les quitter au milieu de ces Tartares qui n'ont pas encore changé.

Marco Polo, que ses compatriotes avaient surnommé „messer Millionni,” et dont ce sobriquet plaisant peint assez bien le faible, puisqu'il ne se plait guère qu'à d'étranges peintures de richesses mensongères, Marco Polo est grand inventeur de discours, grand conteur de merveilles douteuses; mais il y a de la poésie dans son audace, et il a un instinct d'observation philosophique, qui fait que l'on invoque encore son témoignage pour découvrir la vérité. Quelques géographes l'ont surnommé le Humboldt du moyen-âge, et il faut avouer que sa science est merveilleuse pour le temps où il écrivait.

Mais quelles merveilles l'Europe ne doit-elle pas à ces hommes hardis qui les premiers allèrent visiter l'Orient? La poudre à canon, l'imprimerie, la boussole, connus dans ces pays depuis tant d'années, apparaissent après le retour de Rubruquis, Plano Carpini, Marco Polo; et qui nous dit que ce ne sont pas des secrets apportés par eux, confiés vaguement à des hommes habiles, qui n'auraient rien fait sans une première idée, et dont une première idée développe le génie?

Il y aurait, certes, un travail philosophique bien curieux à faire sur ces voyageurs européens, conteurs de merveilles qu'ils n'avaient point vues, mais qu'ils avaient recueillies en Orient, et que trompés eux-mêmes, ils donnaient comme choses avérées. Dans le reste, ils sont sincères; et il est à la fois bien curieux et bien digne des plus sérieuses réflexions, de retrouver chez beaucoup, qui sont à peine connus des savants, certains faits niés obstinément d'abord, puis reconnus exacts, sans qu'on se soit occupé davantage de ceux qui les avaient rapportés.

Il ne faut jamais oublier, en lisant certains voyages des XII<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup>, XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, qu'on est avec des hommes mus avant tout par les idées religieuses les plus profondes. La science, l'histoire même n'est rien pour celui qui brave tant de périls sans autre but que de s'incliner devant le tombeau du Christ, et ainsi que l'a très-bien fait observer un judicieux écrivain, à leur retour en Europe, c'était là tout ce qu'ils avaient à raconter; c'était aussi tout ce qu'on leur demandait.

\* \*

Nous avons déjà fait observer que ces voyageurs des temps antérieurs au XVI<sup>e</sup> siècle, recueillaient avec empressement les traditions poétiques de l'Orient; ils eurent ainsi une influence positive sur la poésie.

C'est par leur intermédiaire que la féerie orientale s'unit intimement à la féerie gaélique, et la Péri Mergiou Banou, avec ses longs vêtements scintillants de rubis, sa couronne de saphir, sa brillante auréole, accourt sur un nuage de parfum, et se dépouillant de sa splendeur orientale vit au milieu d'autres merveilles, voltige au-dessus des lacs verdoyants de l'Europe, se joue parmi les nuages, glisse légèrement sur l'arc pâissant de l'iris; elle a changé de nom comme de vêtements, c'est alors Mourgue la Faye; et, comme ces fleurs éclatantes de l'Orient qui parfument délicieusement nos climats, mais dont les couleurs sont affaiblies, les fées de la Perse et de l'Arabie jettent sur la poésie du moyen-âge un reflet doux et triste qui fait bientôt oublier le prestige éclatant de leur patrie.

A leur retour, et souvent trop longtemps après, les merveilleux voyages des Hayton, des Mandeville, étaient copiés par des moines habiles, qui les enrichissaient des minutieuses splendeurs de l'art calligraphique, puis venaient les majuscules dorées, les peintures représentant les „bestes ravissantes,” les „hommes crocodiles,” ou le voyageur assistant avec le prêtre Jean à l'attaque d'une ville, ou les Sarrazins faisant grands massacres d'idolâtres. Si c'est frère Odric, de l'ordre des Mineurs, ou Brieul, de l'ordre des Frères Prêcheurs, on le voit, dans son vêtement de moine, échappant aux agaceries d'une syène ou à la fureur d'un lion portant tête d'homme.

Ces peintures, puisées dans la partie traditionnelle des livres, toutes fantastiques qu'elles étaient, exercèrent une grande influence morale sur l'esprit du temps.

Ces idées du merveilleux dans les relations de voyages, prirent si bien racine, qu'on leur voit, au XVI<sup>e</sup> siècle, traverser l'Océan et se montrer dans le Nouveau-Monde, formulées de la même manière que dans les voyages des premiers explorateurs.

Après le temps des Croisades, le goût des voyages aux terres orientales se ralentit un peu; cependant ce fut un voyage poétique à force de chevalerie, que celui de ce Bertrand de la Brocquière, qui traversa toute la partie occidentale de l'Asie, toute l'Europe orientale, et qui revint, dans le cours de l'année 1433, se présenter à Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, sous le costume sarrazin, avec le cheval qui seul avait fourni cette traite prodigieuse.

#### CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

L'ail, à peine toléré dans nos cuisines autrefois, y domine aujourd'hui; c'est un stimulant qui vient en aide à l'artiste culinaire, en éveillant et en aiguillonnant les appétits les plus blasés.

Cette plante bulbeuse est chaude, acre et forte.

Selon quelques médecins, elle anime la circulation du sang, augmente la transpiration, excite l'appétit, et rend la digestion plus prompte. L'ail, assurent-ils, préserve des maladies putrides et scorbutiques; en certains cas, il peut soulager l'asthme, en facilitant l'expectoration; il est cordial, apéritif et stomachique.

Mais ses ennemis, et ils sont nombreux, l'accusent d'être contraire aux personnes nerveuses, de troubler la digestion dans les estomacs délicats et de déterminer la fièvre chez certaines personnes. D'ailleurs, il communique à l'haleine une odeur antisociale, due à une huile très-essentielle qu'il renferme.

L'ail convient aux tempéraments flegmatiques.

Maintenant, quelques recettes:

Beurre d'ail. Pilez six gousses d'ail dans un mortier, passez dans un tamis de soie la pâte ainsi obtenue, remettez-la dans le mortier avec 60 grammes de beurre frais; pilez de nouveau jusqu'à parfait mélange. Ce beurre est souvent employé pour remplacer la moutarde à table.

Infusion d'ail. Faites infuser deux ou trois gousses d'ail dans du lait ou dans du bouillon et donnez cette infusion aux enfants affectés de vers. L'infusion dans du vinaigre sert à se frictionner dans les moments d'épidémie.

Eau d'ail pour les sauces. Epluchez deux gousses d'ail, écrasez-les dans un demi-verre d'eau; passez et filtrez l'eau; servez-vous-en pour les sauces.

Liniment d'ail. L'ail pilé avec du vinaigre compose un liniment rubéfiant usité avec un succès remarquable pour combattre le choléra à son début.

L'ail était connu dans l'antiquité. C'était le régal des Egyptiens; les Romains en faisaient aussi usage, mais les Grecs le méprisaient au point de refuser l'entrée des temples à ceux qui en avaient mangé.

#### ORIGINE DU DIADÈME.

L'origine du diadème est curieuse et peu connue.

Croirait-on qu'il provient de la bandelette dont les buveurs se serraient autrefois la tête pour prévenir les effets des vapeurs du vin?

Pline prétend que ce fut Bacchus qui l'inventa.

„Je pense, dit un historien, qu'en ceignant la tête des rois d'une bandelette semblable, on voulait les avertir qu'ils devaient se garantir de l'ivresse qu'engendre l'orgueil de la puissance suprême.”

CAUSERIE.

S'ENNUIYER.

Parmi les femmes, mes compatriotes, je constate avec plaisir qu'il en est peu qui se plaignent d'ennui; et ceci est certainement une preuve de leur mérite personnel; car quoiqu'un poète ait écrit: „L'ennui naquit un jour de l'uniformité,” je suis bien plus portée à croire, que, de même que tant d'autres mauvaises choses, l'ennui naît souvent de l'oisiveté.

Quelque monotone d'ailleurs que soit leur existence, ce n'est ni l'ouvrière travaillant du matin au soir, ni la mère de famille pour qui chaque jour amène de nouveaux soins, de nouveaux soucis, ni encore la fille dévouée qui se consacre à de vieux parents, à un frère, à un membre de sa famille, ni même la religieuse, qui se plaint d'ennui, si restreint que soit le cercle où elles se meuvent.

\* \*

La femme travailleuse, occupée, ne s'ennuie pas, alors même que l'âge vient diminuer son activité, quelquefois la paralyser; elle trouve encore pour ses doigts quelque chose à faire, dans ses souvenirs d'autrefois un aliment pour son esprit, une satisfaction pour son cœur.

Aussi, au petit nombre de celles qui s'ennuient, je ne puis trop recommander, comme remède, le travail manuel et intellectuel, ce dernier surtout si l'on a beaucoup de loisirs.

D'ordinaire, c'est dans les classes élevées de la société que l'ennui se rencontre le plus fréquemment; là, les femmes ne sont pas obligées au travail par la nécessité. Aussi, un peu de paresse aidant, on passe le temps en futilités, petit-à-petit on devient indolentes, les plaisirs mêmes, quelque variés qu'ils soient, finissent par lasser, lorsqu'ils sont multipliés et devenus la seule occupation.

\* \*

C'est donc surtout la femme, la jeune fille riches qui doivent chercher à s'occuper utilement.

Celles qui sont intelligentes et instruites ne manqueront pas de moyens pour se créer des occupations sérieuses et agréables tout à la fois. Ce sont les personnes nulles et frivoles qui ne savent à quoi passer leur temps.

Quant aux femmes raisonnables, qu'elles habitent un château, un palais ou une simple petite maison; qu'elles soient à la ville ou à la campagne, elles savent se créer des occupations; ne dédaignant pas les détails, elles trouvent toujours moyen ou de faire une chose utile pour elles mêmes, ou de rendre service à autrui.

\* \*

Par rapport aux petites choses, je ferai ici cette observation qu'elles ne sont nullement à dédaigner, comme quelques-unes peut-être le croient: d'abord parce qu'elles doivent être faites aussi bien que les grandes, ensuite parce qu'elles rentrent dans le rôle de la femme qui consiste à s'effacer et non à briller.

Puis, croyez-vous, Mademoiselle, vous qui faites la moue parce que Madame votre mère désire que vous raccommoiez vos bas, croyez-vous que si vous n'êtes point capable de ce petit travail vous serez plus capable d'en exécuter un autre, pour lequel il faut souvent un talent ou des aptitudes spéciales?

Ce talent, ces aptitudes ne sont pas choses communes, et quand bien même vous les posséderiez, ne pensez pas qu'elles puissent se développer sans travail constant, qu'elles puissent produire surtout rien de beau, de bon; elles resteront toute la vie à l'état de sauvages, donnant parfois des fleurs brillantes, présage seulement de fruits sans saveur, ou ce qui est pire, remplis d'amertume.

\* \*

Si l'ennui est d'ordinaire le résultat de l'oisiveté, de la nullité, il provient aussi quelquefois d'un cœur vide.

Le cœur, chez les femmes, a besoin d'aliments, d'occupation; lorsque l'on est bonne, on trouve aisément quelqu'un ou quelque chose à aimer; à moins de vivre dans une solitude complète, on peut toujours aimer quelqu'un, fût-on même sans famille; parmi ceux qui nous entourent, il est bien rare que l'on ne rencontre personne qui mérite quelque affection. Je craindrais fort que celle qui soutiendrait le contraire n'eût elle-même quelque défectuosité qui s'opposât à l'affection; qu'elle ne fût elle-même peu susceptible d'attachement. Du reste, en admettant pour un instant qu'un malheureux concours de circonstances, la misanthropie ou tout autre cause, nous éloignent d'aimer personne, aimons au moins quelque chose, un animal, des fleurs, peu importe.

\*\*

Et quant à vous, jeune fille, jeune femme, riche, adulée et fêtée, qui, le matin à votre réveil, vous demandez peut-être souvent comment vous passerez la journée; qui, lasse de la voir s'écouler dans un tourbillon de visites, de toilettes et de plaisirs, vous dites en bâillant, „que tout cela finit par être bien ennuyeux!“ souvenez-vous qu'il est ici-bas des êtres pour qui la vie est un long labeur, sans repos et sans trêve; dont le travail suffit à peine à soutenir la triste existence d'eux-mêmes et des leurs; et alors levez-vous, allez, tendez-leur la main, donnez-leur un peu de ce temps, de ce luxe qui vous pèsent; et cette main sera bénie, et votre pensée se portera vers les malheureux avec une douceur infinie, et surtout votre cœur sera satisfait!

HORTENSE X.

## DE BOMAL A ROCHE-A-FRÈNE.

(Souvenir d'un séjour aux bords de l'Ourthe.)

De Bomal à Roche-à-Frêne,  
Bien riant est le chemin;  
C'est la montagne et la plaine. —  
Remontant le cours de l'Aisne,  
On nous y verra demain.

De Bomal à Roche-à-Frêne,  
Nous aurons, sous un ciel pur,  
La perspective lointaine  
D'une gracieuse chaîne  
De collines dans l'azur.

De Bomal à Roche-à-Frêne,  
Que de pommes pour nos dents!  
Chacun prendra sa douzaine. —  
Vive la faiblesse humaine  
Des Eves et des Adams!

De Bomal à Roche-à-Frêne,  
Il est plus d'un grand noyer  
Dont les noix tombent sans peine;  
Et notre saccoche pleine  
Sera lourde à nous ployer.

De Bomal à Roche-à-Frêne,  
Verrons paître ou voyager  
Bœufs roux, blancs ou noir d'ébène;  
Bœufs dont l'épaisse laine  
Remplit d'aise le berger.

De Bomal à Roche-à-Frêne,  
Nous admirerons encor  
L'abeille qu'en son domaine,  
Enivrent de leur haleine,  
La fleur blanche et la fleur d'or.

De Bomal à Roche-à-Frêne,  
Bien dispos nous marcherons;  
Et si le soleil nous gêne,  
Nous prions quelque vieux chêne  
De verser l'ombre à nos fronts.

De Bomal à Roche-à-Frêne,  
Quel espoir d'un bon régal! —  
Que la lune nous ramène,  
Chantant la faridondaine,  
De Roche-à-Frêne à Bomal.

ED. VAN DER PLASSCHE.

## CHATTERIES.

ÉTUDE FÉMININE.

Entre toutes les sciences qui ont le privilège d'intéresser particulièrement l'espèce humaine, la zoologie devrait, à mon avis, tenir la première place.

La zoologie est, à la fois, un recueil de mœurs et un album de portraits, — des nôtres, ont dit quelques savants... des leurs, si cela peut vous être agréable.

Dans ce vaste champ d'études, il est des comparaisons et des rapprochements qui s'imposent d'eux-mêmes: le naturaliste qui décrit le singe, nous fait, involontairement, songer à l'homme, et la femme est évoquée soudain quand il s'occupe du chat...

Pour aujourd'hui, ne parlons que de la femme.

Au moral, tout aussi bien qu'au physique, l'analogie vous frappe... Le premier traité venu peut en fournir victorieusement la preuve.

Je m'appuie, d'ailleurs, sur des textes sérieux, et voici, d'après un savant distingué, le parallèle impartial de la femme et du chat:

\*\*

„Un museau court et arrondi...“

Je pourrais bien essayer le rapprochement, mais la galanterie me ferme la bouche: l'homme sait se taire, lui!

„Les yeux grands et ronds...“

Ronds est, peut-être, exagéré; mais grands, les femmes font l'impossible pour les rendre tels. Aussi les naïfs prennent-ils, parfois, un cabinet de toilette féminin pour un atelier de peinture.

„Rien n'est plus sûr que leur coup d'œil...“

Encore une ressemblance: la femme possède une vue spéciale, qui lui fait distinguer bien vite l'affection vraie de la fausse amitié; souvent, elle se trompe — je l'avoue — mais rien n'est infaillible, en ce monde, pas même un chat... pas même une femme.

„Des mâchoires puissantes...“

Si puissantes qu'elles broient les cœurs, — et il y en a de durs!

„Trois fausses molaires en haut et deux en bas...“

Les femmes en ont, souvent, bien davantage, et le chat, du moins, n'a jamais porté de râtelier postiche.

„Leur langue est toujours hérissée de pointes déchirantes...“

Comme c'est bien cela! Il songeait à la tempe, le savant, lorsqu'il écrivait ce détail plein d'une mélancolique philosophie.

\*\*

„La disposition de leurs ongles est, surtout, remarquable...“

Elle l'est même trop; et, chose bien propre à nous faire rêver, les femmes prennent de leurs ongles un soin particulier: elles les taillent si bien qu'ils ressemblent à des griffes.

„Leur allure est celle d'une prudente défiance...“

Nous ne nous défions pas assez, nous — faible sexe fort! — et elles en abusent.

„Ils se glissent, rampent, ne sauraient guère courir...“

Glisser, au shating ou ailleurs, ramper même, je veux bien que cela n'ait point d'analogie; mais, quant à courir, les femmes y sont plus inhabiles encore que les chats: talons Louis XV et robes „fourreau“ les en empêcheront toujours.

„Ils sont extrêmement propres...“

Elles aussi: la propreté est l'A B C de la coquetterie.

... „Et ne souffrent pas la moindre tache sur leur robe.“

Essayez donc de renverser une saucière sur la leur, vous verrez!

„La plupart craignent et fuient l'eau...“

Je crois bien: elles lui préfèrent le champagne.

\*\*

„Ils sont très-souples...“

La souplesse est aussi un apanage de la femme. Avec un art profond, elle peut prendre tour à tour les dehors de l'ingénuité ou de la coquetterie; elle sait, tout en lançant une ceillade riieuse de l'œil droit, pleurer de l'œil gauche, et un sourire vient, parfois encore, démentir le langage varié des deux yeux.

Trouvez donc un chat qui se fasse autant!

„Leur odorat paraît médiocrement développé.“

Même remarque pour la femme, et cela doit être. Chaque jour, elles affrontent les vapeurs combinées d'une demi-douzaine de parfums répandus sur leur personne et sur leurs appartements; un odorat subtil ne résisterait pas à cette suffocation embaumée. Elles savent, il est vrai, harmoniser savamment la gamme chromatique des odeurs fines, mais toutes les femmes sont musiciennes — en parfumeries.

Je pourrais, à l'appui de ma thèse, citer encore bien des analogies, mais je m'arrête, craignant de lasser, à la fin, la patience... du chat.

EM. VOSSAERT.

## LA TOUR AU LIERRE.

Roman.

DEUXIÈME PARTIE.

I

Le vent souffle avec violence en chassant devant lui une brume froide et neigeuse. Le ciel, d'un bleu violacé, est par instants éclairé du pâle rayon d'un soleil sans chaleur, mais ce rayon disparaît bientôt sous les nuées glacées; les arbres étendent leurs rameaux dépouillés dans un fond sombre et mat, dont la tristesse et le deuil ne peuvent se décrire, car ils semblent frissonner sous la bise qui les frappe.

La ceinture des hautes montagnes est couverte de neige; les plaines inondées sont changées en nappes glacées; la solitude est morne et profonde.

Hors les gémissements du vent, nul bruit.

Et pourtant, au milieu de ces champs, engourdis par l'hiver, malgré le froid intense qu'il fait, une femme est là, assise au bord d'un fossé. Une mante de laine à capuchon abrite sa tête et l'enveloppe de ses larges plis. Son visage, caché par ses mains, est incliné vers ses genoux.

A ses pieds est un énorme chien, couché tristement, le museau nonchalamment étendu sur ses pattes de devant.

Par instants, l'animal tressaille à des sanglots avec peine étouffés par sa maîtresse; lentement alors il redresse la tête en fixant sur elle un regard attentif et rempli d'affection, qui semble comprendre la souffrance et les larmes dont il est témoin. Doucement, à son tour, il lui répond alors par quelques plaintes, puis tous deux redeviennent immobiles.

La veille au soir, cette femme, arrivée de Paris en chaise de poste, scigneusement voilée et dans une élégante toilette, s'était arrêtée dans une auberge. L'hôtesse, l'ayant conduite dans une chambre, elles s'y enfermèrent toutes deux, et causèrent longtemps...

Puis, à la pointe du jour, le lendemain, vêtue du grossier costume des femmes de la campagne, Jeanne, — que l'on a sans doute reconnue, — sortit furtivement du village. Suivie de Turc, elle se dirigea vers Ecclly, prenant avec soin les chemins de traverse, afin d'éviter toute rencontre.

Elle marcha d'un pas rapide et continu pendant près de deux heures; mais, arrivée au bord du fossé et des grands arbres, derrière lesquels était la Tour au Lierre, le courage pour continuer sa route vint à lui manquer.

Six jours s'étaient écoulés depuis que Charlot lui avait annoncé la maladie qui mettait en danger la vie de sa mère; six jours, pendant

lesquels, en proie au délire, elle avait elle-même subi toutes les angoisses, tous les déchirements du désespoir.

Maria, qui ne l'avait pas quittée dans cette phase douloureuse, avait enfin prononcé le nom de sa mère...

Alors elle était partie.

Dix minutes encore la séparaient de la vieille Tour, lorsque tout-à-coup une crainte horrible vint lui étreindre le cœur. Devant cette crainte, toute l'énergie factice et fiévreuse qui l'avait soutenue jusqu'alors disparut; elle sentit ses genoux fléchir, et bientôt elle tomba sur le bord de la route.

Insensible au froid, aux rafales du vent, inerte, accablée, elle demeura là près d'une heure, sans autre pensée distincte que celle-ci :

— Ma mère est morte!... Morte sans m'avoir pardonné!...

Peu-à-peu, des larmes brûlantes vinrent la soulager. Alors elle put prier et se lever. Elle se dirigea vers la Tour qui déjà se montrait à ses regards; puis elle s'arrêta de nouveau, indécise et tremblante...

La neige, durcie de tous côtés, ne portait aucune trace de pas...

Personne n'était donc venu visiter sa mère...

Cette remarque lui serra le cœur. Un tel abandon était un funeste présage, car elle savait que Marguerite n'avait pas dû consentir à quitter sa demeure; constamment elle s'y était refusée, et la maladie n'avait pas dû changer cette résolution.

Jeanne alors interrogea le ciel et l'espace au-dessus de la Tour, et elle ne vit aucune fumée. Pourtant, dans cette saison rigoureuse, sa mère ne pouvait être sans feu...

Rien, elle ne vit rien! Tout était morne et muet.

D'un pas chancelant, elle arriva ainsi jusqu'à la porte; mais là, un froid étrange la parcourut; elle ne pouvait plus respirer, ses artères battaient avec violence, elle se sentait mourir et n'avait pas la force de frapper, lorsque Turc, qui l'avait suivie pas à pas, et qui, comme elle, s'était arrêté, abaissa tout-à-coup son museau sous la porte, en agitant la queue d'un air joyeux et en aboyant doucement.

La jeune fille le voit, le comprend, elle écoute... et deux grosses larmes de contentement coulent sur son visage, pendant qu'elle élève vers le ciel un ineffable regard de reconnaissance.

## II.

Enfin, la porte s'ouvre; une femme, se soutenant à peine, apparaît sur le seuil. Mais Jeanne ne la voit pas, car elle s'est agenouillée devant cette femme; devant elle, elle a courbé son front jusqu'à terre.

Et pas un cri, pas un mot, n'interrompt d'abord la solennité de ce silence.

— Lorsque l'enfant prodigue revint au toit paternel, dit enfin Marguerite d'une voix profondément altérée, deux anges se présentèrent à la famille assemblée: c'étaient, dit-on, l'Indulgence et la Miséricorde; ils dirent: „L'enfant est là, qui souffre et se repent.” Alors, la famille ouvrit, en pleurant, les bras à l'enfant

égaré... Moi, je suis seule et pauvre, Jeanne, mais je joins mon cœur à ma parole pour vous dire: Entrez, ma fille, entrez!

L'infortunée, les yeux toujours baissés, voulut obéir, mais elle ne put marcher. Marguerite, pour la soutenir, lui tendit la main. Alors, au contact de cette main humide et froide, Jeanne releva brusquement la tête en jetant un cri douloureux; puis, joignant les mains et retombant à genoux, elle dit en sanglotant:

— Pardon, maman! pardon!

C'est que Jeanne, dans ce rapide regard jeté sur sa mère, avait été épouvantée des affreux changements que la maladie avait opérés dans les traits méconnaissables de Marguerite. Ses cheveux avaient blanchi, son corps amaigri n'était plus qu'une ombre, et l'empreinte d'une douleur profonde se révélait dans ses yeux éteints et sur ses lèvres pâles.

La pauvre mère aussi fixa curieusement Jeanne et, comme elle, tressaillit.

Ce n'était plus cette fraîche enfant dont le sourire avait rayonné d'un si insoucieux bonheur. Elle aussi était devenue frêle et pâle, belle toujours, mais de cette beauté qui fait

lèvres... Oh! maman, maman, pourras-tu jamais me pardonner!...

Sans répondre, Marguerite attira Jeanne sur son cœur, et l'y retint un instant fortement embrassée.

## III.

Pendant quelques minutes, leurs larmes, comme leurs baisers, se confondirent, et puis la même impulsion les fit agenouiller toutes deux. Marguerite demeura longtemps absorbée par la prière; pendant ce temps, Jeanne fit un grand feu, prépara le fauteuil de sa mère, en l'entourant d'oreillers, et le regard animé d'une tendresse profonde, elle s'approcha d'elle, la releva doucement et la fit asseoir. A son tour, elle avança le petit banc, se mit aux pieds de Marguerite en s'accoudant comme autrefois sur ses genoux. Turc s'étendit avec joie auprès de Jeanne, et, devant ce bon feu, il s'endormit bientôt profondément.

Marguerite, une fois assise, considéra Jeanne avec un sentiment pénible d'indécision; après avoir réfléchi, elle dit enfin:

— Si je ne craignais de mourir, je remettrais à un autre temps la révélation douloureuse que j'ai à te faire... mais c'est un devoir, ma fille, j'ai tort d'hésiter à le remplir lorsque je le puis. Sois calme, entends-tu, et ne m'interromps pas. Tu comprendras tout-à-l'heure pourquoi je te disais n'être pas sans reproche dans l'événement fatal dont tu es coupable et victime; tu comprendras pourquoi je dois alléger tes seize ans de cette croix de honte que mon égoïsme et mon ignorance t'ont faite peut-être! Je

me crois coupable envers toi, pauvre enfant!... et je veux t'ouvrir, en m'accusant, la route de l'expiation.

— Oh! bonne mère, que vas-tu me dire? Souffrante, émue comme tu l'es, pourquoi te hâter? Je ne sais, mais je frémis de t'entendre!

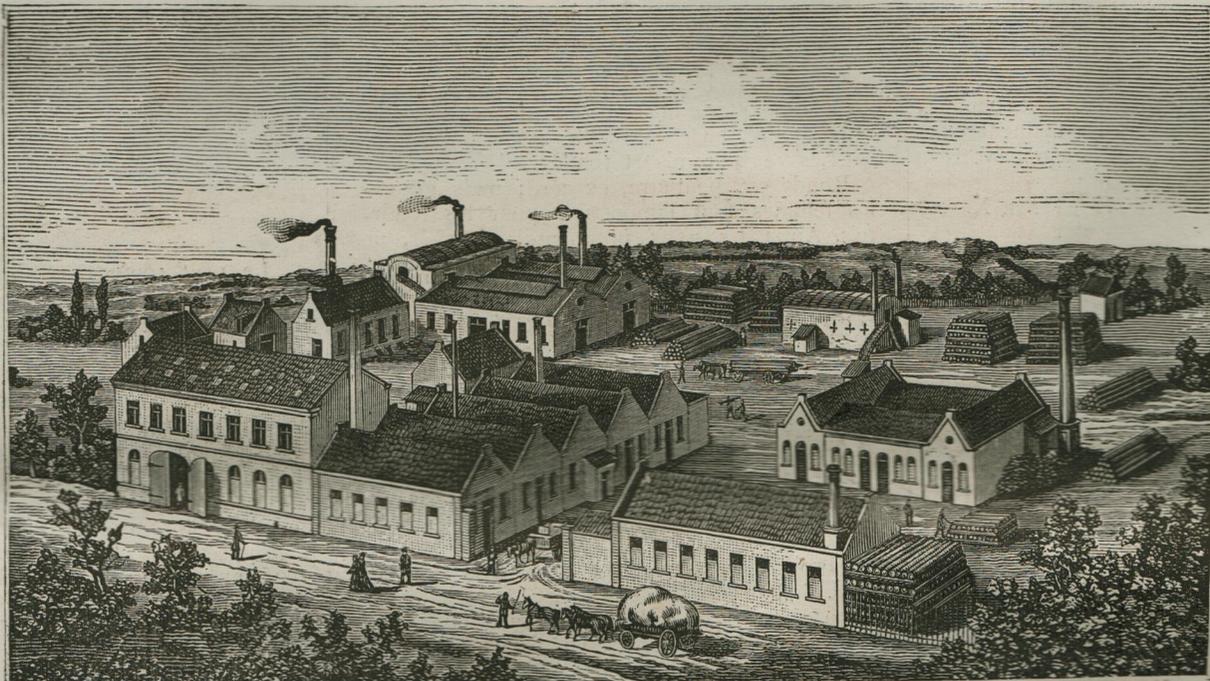
— Jeanne, il y a plus de seize ans que mon triste cœur n'a pu s'épancher tout haut... Plus de seize ans que mes lèvres sont condamnées au silence... L'heure est enfin venue, ma fille, il faut que tu saches tout... Car demain je puis être morte... Morte, sans t'avoir dit ma dernière espérance!

— Mourir! toi! oh! maman, c'est impossible... Dieu prendra pitié de nous... Cette idée de ta mort me rend folle; ne me quitte pas! Sans toi que deviendrais-je? Tu veux m'ouvrir le chemin de l'expiation, dis-tu, et tu me laisserais au premier pas!... Oh! non, grâce, bonne mère! ne m'abandonne pas!

Et Jeanne se livra à un désespoir. Mais Marguerite, ayant obtenu d'elle plus de calme, reprit en ces termes:

— Jeanne, dit-elle avec une douloureuse austérité, c'est pour vous apprendre à souffrir d'abord, qu'il faut m'écouter. Ensuite, enfant, cela est nécessaire à ma conscience, à votre avenir... Essayez vos larmes, ma fille, et prêtez-moi toute votre attention; pour vous faire comprendre ma conduite, il faut remonter dans ma vie et dérouler devant vous la seule page heureuse de mon existence; écoutez moi.

(A continuer.)



VISITE A UNE FABRIQUE D'ALLUMETTES A EINDHOVEN. (HOLLANDE.)

pleurer les mères...

Dans ce muet examen, toutes deux se comprirent.

Avec une expression de bonté angélique, Marguerite serrait la main de Jeanne, lui dit du ton de la prière:

— Mon enfant, ménagez-moi, car je suis bien faible, je ne pourrais supporter vos larmes et ces secousses pénibles... Remettez-vous et laissez-moi me recueillir... Vous êtes là, ma fille, ce n'est plus une erreur de mes sens ou de ma maladie, oui, c'est bien vous! Vous verrez, mon enfant, que si votre faute n'a point détruit dans mon cœur cette affection maternelle dont je vous ai entourée seize ans, cette affection nous impose aujourd'hui une destinée étrange et de cruels devoirs, à moi, surtout, Jeanne!... à moi, responsable devant Dieu de votre égarement. Moi, la cause peut-être de votre malheur.

— Toi, dit Jeanne en interrompant Marguerite, toi, bonne et sainte mère! être la cause de mon malheur, dis-tu!... Oh! ne m'accable pas. Couverte de confusion, rongée de regrets, je viens à toi tremblante et agenouillée. Vois, je pleure et je t'implore! En t'accusant tu allèges ce fardeau de désespoir qui me torture. Mais cette bonté qui m'accueille, m'écrase. A des reproches, j'aurais osé me croire moins coupable que malheureuse, mais tu me reçois avec charité, et cette charité m'anéantit, elle me brise. Je vois sur ton visage tant de souffrance, tandis qu'aucune plainte ne s'exhale de tes